

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 28 novembre. Prévisions pour la Louisiane...

L'ABEILLE DE DEMAIN. SOMMAIRE.

- Au loin. Plaisir d'automne, poésie. La capture des serpents. Un mariage Romantique sous la Restauration...

UN AUTRE IMPAIR

-DE-

M. ROOSEVELT.

Plus en suite du regard la politique de M. Roosevelt, moins on se l'explique. Il est bien évident que le but principal qu'il poursuit...

Il a hérité bien des intérêts, frisés bien des amours-propres, et il semble parfois viser à s'allier ceux qu'il voudrait attirer à lui.

Qu'avait-il besoin de réveiller de nouveau la question nègre à laquelle on ne songeait plus guères ? Il l'avait soulevée déjà une première fois et la tentative ne lui avait pas réussi.

EPIZOOTIE.

Comme on l'ignore au nord de nos lecteurs, ce n'est qu'à force de surveillance, d'efforts aussi dévoués que dévoués, que nos autorités sanitaires sont parvenues à transformer la Nouvelle-Orléans, jadis le foyer de toutes les épidémies, et un objet de terreur pour les étrangers...

C'est à qui le prouve c'est que cette ville que tout le monde croyait autrefois, est devenue le rendez-vous général des associations agricoles, commerciales et industrielles du Nouveau Monde.

Si actuellement nous pouvons courir quelque péril, il ne nous viendra que du dehors. C'est ce qui arrive en effet.

C'est à n'y pas croire, mais le fait est réel. Les épidémies nous viennent actuellement du Nord d'où nous vient la peste qui sévit sur les animaux, sur les bestiaux, sur la race ovine, sur la race bovine, sur la race porcine, maladies dangereuses, puis qu'elles affectent les animaux qui servent à notre alimentation.

Le secrétaire de l'agriculture, James Wilson, vient de lancer un ordre qui interdit l'exportation de tous les bestiaux provenant de ces endroits, spécialement de Boston, qui est le siège principal de cette peste, et espère éteindre le mal dans son berceau; et l'on a raison.

L'INCENDIE

Au Château d'Eu.

Nous avons annoncé à l'époque dans nos dépêches l'incendie au célèbre château. Nous croyons intéressant de publier les renseignements suivants que nous adresse un correspondant.

Consigné de nouveau au début du second Empire le château d'Eu était revenu à Monsieur le comte de Paris après la guerre de 1871. Les travaux nécessaires pour la restauration du château et du parc furent exécutés pendant les années suivantes, et le prince passait à Eu une partie de l'année.

La chapelle du château, restaurée par Louis-Philippe, est restée une merveille avec des vitraux exécutés à Sévres sur les dessins de Chevalard et de Paul Delarocche. Espérons qu'elle a pu être sauvée avec une grande partie du château, mais on ne saura qu'aujourd'hui ce qu'il en est.

La reine Victoria et le Prince consort y étaient venus rendre visite au roi Louis-Philippe, en dehors de toute étiquette, pour y vivre un instant avec lui de la vie de famille, et le Duc d'Orléans, fils aîné du Roi, y avait laissé le souvenir de sa belle jeunesse.

La Grande Mademoiselle achève la construction du château et établit le parc, qui a quarante-six hectares et dont elle fit une merveille. Elle aimait beaucoup le séjour d'Eu; elle y avait amené le beau Lauzun, qu'elle avait épousé secrètement, et elle espérait l'y soustraire aux tentatives de la Cour. Il est à présumer que la précaution ne fut pas suffisante, car les mémoires disent qu'un jour, à Eu, elle marqua de sa griffe la figure de son volage époux.

Mlle de Montpensier revendit le comté d'Eu au duc du Maine. Par le dernier fils de celui-ci, le domaine fut légué au duc de Penthièvre, fils du comte de Toulouse. On sait que le duc de Penthièvre, après avoir perdu neuf de ses enfants, notamment le prince de Lamballe, n'eut d'autre héritier que sa fille, la duchesse d'Orléans, mère de Louis-Philippe.

Consigné par la Révolution, le château d'Eu servit d'hôpital en 1795. Napoléon Ier en fit une résidence impériale et la Restauration rendit le château et le domaine à la maison d'Orléans.

En 1821, Louis-Philippe entreprit le remaniement du château. L'agrandissement considérable, lui donnant une façade qui a près de cent mètres de longueur. Il est bâti en briques et pierres comme presque tous les châteaux Louis XIII, mais le type primitif n'a pas été très fidèlement suivi dans les nouvelles constructions, et la façade était plus imposante qu'artistique.

Consigné de nouveau au début du second Empire le château d'Eu était revenu à Monsieur le comte de Paris après la guerre de 1871. Les travaux nécessaires pour la restauration du château et du parc furent exécutés pendant les années suivantes, et le prince passait à Eu une partie de l'année.

La chapelle du château, restaurée par Louis-Philippe, est restée une merveille avec des vitraux exécutés à Sévres sur les dessins de Chevalard et de Paul Delarocche. Espérons qu'elle a pu être sauvée avec une grande partie du château, mais on ne saura qu'aujourd'hui ce qu'il en est.

La reine Victoria et le Prince consort y étaient venus rendre visite au roi Louis-Philippe, en dehors de toute étiquette, pour y vivre un instant avec lui de la vie de famille, et le Duc d'Orléans, fils aîné du Roi, y avait laissé le souvenir de sa belle jeunesse.

La Grande Mademoiselle achève la construction du château et établit le parc, qui a quarante-six hectares et dont elle fit une merveille. Elle aimait beaucoup le séjour d'Eu; elle y avait amené le beau Lauzun, qu'elle avait épousé secrètement, et elle espérait l'y soustraire aux tentatives de la Cour. Il est à présumer que la précaution ne fut pas suffisante, car les mémoires disent qu'un jour, à Eu, elle marqua de sa griffe la figure de son volage époux.

Mlle de Montpensier revendit le comté d'Eu au duc du Maine. Par le dernier fils de celui-ci, le domaine fut légué au duc de Penthièvre, fils du comte de Toulouse. On sait que le duc de Penthièvre, après avoir perdu neuf de ses enfants, notamment le prince de Lamballe, n'eut d'autre héritier que sa fille, la duchesse d'Orléans, mère de Louis-Philippe.

Consigné par la Révolution, le château d'Eu servit d'hôpital en 1795. Napoléon Ier en fit une résidence impériale et la Restauration rendit le château et le domaine à la maison d'Orléans.

En 1821, Louis-Philippe entreprit le remaniement du château. L'agrandissement considérable, lui donnant une façade qui a près de cent mètres de longueur. Il est bâti en briques et pierres comme presque tous les châteaux Louis XIII, mais le type primitif n'a pas été très fidèlement suivi dans les nouvelles constructions, et la façade était plus imposante qu'artistique.

La villa Borghèse a été adjugée à l'Etat pour le prix de trois millions. Si elle vingt jours il n'y a aucune enchère (la recherche doit être au moins d'un demi million), l'adjudication deviendra définitive et l'Etat remettra la villa au maire de Rome. Le jour de la remise, la villa Borghèse prendra la dénomination de villa Umberto Ier.

Suisse.

Le scrutin de ballottage dans le canton de Genève pour les élections au Conseil national a confirmé la victoire du parti libéral conservateur. Trois candidats portés sur la liste libérale, dont un conservateur catholique, ont été élus avec une majorité d'environ 1,700 voix sur les radicaux.

Allemagne.

D'après le "Standard", le gouvernement de Berlin a donné l'ordre aux gouverneurs des colonies allemandes du sud de l'Afrique de s'opposer à l'établissement des Boers dans les possessions allemandes. Il considérerait les Boers comme un élément très dangereux et capable de créer de sérieuses difficultés dans l'avenir.

Le "Daily Telegraph" annonce, de son côté, que le gouvernement allemand a repoussé la requête de trente familles boers qui demandaient à s'établir dans les possessions allemandes du sud-ouest de l'Afrique.

Autriche-Hongrie.

L'élection de M. Prochaska, par 39 voix de majorité contre le chef des socialistes viennois, Victor Adler complète l'échec des socialistes et des libéraux dans les élections à la Diète de la Basse-Autriche. Les antisémites ont obtenu les 21 mandats de la capitale.

Portugal.

Un journal de Madrid, "El Imparcial", sur des nouvelles reçues de Lisbonne, publie un article disant que l'armée portugaise est mécontente de la façon dont marchent les affaires publiques, et que certains officiers, des plus distingués, sont décidés à faire, au nom du bien public, une manifestation militaire, afin d'obliger les politiciens à agir avec plus de justice.

THEATRES.

THEATRE TULANE.

Deux grandes attractions au Théâtre Tulane: d'abord la production de "The Tempest" de Shakespeare, puis la collaboration dans cette même pièce de deux artistes célèbres, Fred Ward et Louis James; foule, par conséquent.

THEATRE CROSBY.

"Les Deux Orphelines" viennent de remporter un magnifique succès au Crosby. Il en sera de même de "The Lady and the Cowboy" qui passe demain dimanche. Miss Josephine y tient le premier rôle.

THEATRE DE L'OPERA.

Ce soir, "Lakmé", opéra en 3 actes de Léo Delibes, chanté par MM. Jérôme, Henri Doux, Saint-prey, Bellordre, et Mme Courtenay, Ricordua, Darrès et Mico. Nous nous rappelons le grand succès de M. Jérôme dans cette œuvre délicate, et nous apprenons de bonne source que Mlle Courtenay s'est fait applaudir bruyamment dans Lakmé par ce public parisien qui est si difficile à contenter. Nous espérons donc, qu'il y aura foule ce soir au théâtre de la rue Beauboulevard.

GRAND OPERA HOUSE.

La série des représentations de "La Tosca" touche à sa fin; elle a été pour la maison aussi réussie que celle des représentations de Antoine et Cléopâtre.

ST. CHARLES ORPHEUM.

De toutes les variétés qui ont intéressé, cette semaine, le public de l'Orpheum, la palme revient à "Billie's First Love", que nous admirablement Miss Valerie Bergère.

THEATRE AUDUBON.

La troupe Baldwin-Melville vient d'obtenir un grand succès dans "Que Vadie". Un autre d'un genre différent attend dans "The Man from Mexico", une excellente bouffonnerie dans laquelle M. Loneragan et Miss Amelia Gardner remplissent les deux premiers rôles.

MOTS POUR RIRE

Non enfants. — Bonne maman, quand tu avais mon âge, aimais-tu les bonbons ? — Je n'en mangeais jamais, de crainte de me faire tomber les dents. L'enfant, d'un air très décidé, regardant la bouche édentée de sa grand-mère : — Moi, j'en mangerai beaucoup afin de les conserver toutes.

BULLETIN FLUVIAL.

Nouvelle-Orléans, 27 novembre 1902. Pour le Bureau Météorologique à la Nouvelle-Orléans, Département de l'Agriculture des Etats-Unis.

Table with columns: STATIONS, Hauteur à l'échelle, Hauteur à l'échelle, Hauteur à l'échelle, Changement de la hauteur. Lists various stations and their water levels.

L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, par courrier : \$12.00. Un an \$36.00. 6 mois \$18.00. 3 mois \$9.00.

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraisant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, par courrier : \$3.00. Un an \$18.00. 6 mois \$9.00. 3 mois \$4.50.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition hebdomadaire, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner envoient adhésions aux marchands.

Les abonnés peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRS SUR EXPRESS.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

Le 43 Commencé le 15 octobre 1902

DETTE SACREE

GRAND ROMAN INEDIT

Par Paul Rouzet.

DEUXIEME PARTIE.

Le Secret du Passé.

XII

L'ABEILLE

Il parlerait cette fois.

Il romprait le silence que, jusqu'ici, il avait gardé. Car toute patience a une limite.

Et la patience de Pierre avait été mise à une rude épreuve. Pourtant, restituer ce bijou, lui, Armand, y répugnait.

Non... il ne voulait pas. Alors, à quel parti se résoudrait-il ? Lorsque Pierre se présenterait à l'hôtel, le faire jeter dehors par un domestique... continuer la guerre terrible engagée entre eux... déchaîner la tempête ?

Ce n'était pas politique. Ce n'était pas prudent. Pierre, malgré tout, restait redoutable.

Celui de l'abandon de "l'Abelle"... de cette "Abelle" à laquelle, lui, Armand, devait sa prodigieuse fortune.

Comment sortir de ce dilemme ? Le mari de Jane ent un geste de rage.

— Alors, il va me falloir céder... donner à Pierre... à Pierre que je hais... oh ! oui, d'une haine qui ne s'éteindra qu'avec mon dernier souffle... lui donner la possibilité d'être heureux.

— Et cette famille, ce serait par ma complaisance qu'elle lui serait rendue ?

— Non, cela jamais ! — Je ne puis y consentir. — Je n'y consentirai pas.

Il avait repris sa marche nerveuse, saccadée à travers la pièce. Le grand levrier s'approcha de lui pour une caresse.

— Paix, Fox... dit-il d'un ton rude. — Tout à coup il s'arrêta dans sa promenade furieuse.

— Et il étouffa un cri de joie, un cri de triomphe qui lui venait aux lèvres. — Vraiment je suis bien mais de me mettre l'imagination à la torture, comme si, dans les circonstances présentes, le plan, l'unique plan qu'il me faut suivre n'était pas tout indiqué. Il m'a fallu bien des efforts pour le déjouer. Est-ce que réellement les nuits passées en cercle ou dans la chambre à coucher de la Batigliari ne me seraient pas favorables ?

— J'avais l'esprit plus prompt autrefois. — Il ajouta en ricanant : — N'importe, si, à présent je suis plus longtemps pour trouver une combinaison ingénieuse, je la trouve tout de même.

— C'est là l'essentiel. — Combien de gens ne pourrions-nous en dire, autant ? — A nous deux maintenant, monsieur mon ex-frère.

— Une heure plus tard, Armand

quittait l'hôtel de la rue Pierre-Charron. Il se dirigea vers la place de la Concorde et s'engagea dans la rue de la Paix.

Là, il pénétra dans un magasin de bijouterie. Une demoiselle, fort avenante, s'avança au-devant de lui, s'informa de ce qu'il désirait.

Il l'ouvrit, en retraçant un bijou qu'il présentait à la jeune fille. — Avez-vous, mademoiselle, une broche dans le genre de celle-ci ?

— L'employée, entre ses longs doigts fins et blanches avait pris le bijou et l'examinait curieusement. — Non, monsieur.

— Un sphinx avec des initiales L. B. entrelacées, vous ne trouvez pas cela sur la place de Paris, ni ailleurs, je m'empresse de vous le dire.

— Ce bijou d'une grande originalité d'idée et d'exécution, est unique certainement. — Il n'existe peut-être pas un autre dans le monde.

Armand écoutait ces déclarations avec un sourire satisfait, machiavélique, aux lèvres. — Vous ne vous trompez pas, mademoiselle ?

— Non, monsieur. Elle ajouta : — Cependant nous pourrions vous garantir d'acquiescer le même dans un délai relativement court.

— Non. Tel n'est pas mon désir. — C'était un simple renseignement que je vous demandais.

— Je voudrais, au contraire, une broche, n'importe, avec celle que je vous ai montrée, aucun point de ressemblance, quelque chose de banal même, un oiseau par exemple, une colombe, avec des initiales.

— I. B. ? — Non. Il faudrait aussi que l'or de cette broche soit un peu terni, qu'il ait la patine des vieux bijoux.

— Parfaitement, monsieur. — Je vais vous montrer ce que vous désirez.

— Nous sommes la maison la mieux achalandée de Paris. Elle était dirigée vers une vitrine; d'un geste gracieux, elle invita l'acheteur à s'approcher.

— Voyez, dit-elle en désignant une petite broche fort modeste, fort simple. Voici qui ferait sans aucun doute votre affaire... Une colombe portant une missive dans son bec... seulement les initiales M. O.

— Cinq minutes plus tard, Armand Trémanzy ayant acquitté le prix du bijou, non sans avoir galamment adressé quelques compliments, à la charmante employée, sortait du magasin.

Il avait exécuté la première partie de son plan.

Le lendemain, à dix heures du matin, alors que Jane était allée faire une promenade au Bois où il avait, sous un prétexte quelconque, refusé de l'accompagner, Armand se promenait de long en large dans un petit salon. Louis XV, aux meubles laqués blanc.

Et à différentes reprises son regard s'était porté sur une minuscule pendule de Basse.

Tout à coup, un domestique, après s'être annoncé par un coup discret, fit son apparition. — Monsieur, prononça-t-il respectueusement, il y a là, quelqu'un qui demande à parler à monsieur.

— Vous lui avez demandé son nom ? — Oui, monsieur. Il m'a déclaré que c'était inutile, qu'il était attendu par monsieur.

Armand eut un tressaillement. — Lui... ? pensa-t-il. Et, se tournant vers le domestique impassible : — C'est bien... faites entrer.

Un jeune homme pâle, au visage noble et fier précocement vieilli, causé par la souffrance, fut introduit.

— C'est-à-dire que vous n'avez pas dans la pièce. — Oui, moi, dit-il. Vous connaissez la raison de ma visite. Le lettre que je vous ai adressée, quoique brève, me dispense de toute autre explication. Eparpillez-nous des paroles inutiles. Cette entrevue nous est extrême-

ment pénible à l'un et à l'autre. — Armand achetés l'autrefois par vous, à la Manette, est toujours en votre possession ?

— Oui. — Armand avait croisé tranquillement les bras sur sa poitrine. — Ce bijou, vous allez me le remettre ?

— Oui. — Le visage sombre de Pierre s'éclaira légèrement. — Parfaitement, je vais vous le remettre. Mais avant je veux vous dire une chose. Il faut qu'entre nous aucun malentendu ne subsiste et que cesse d'exister le fossé qui jusqu'alors nous a séparés. Après les événements qui se sont déroulés il est impossible que nous soyons amis. Soit ! On ne répare pas ce qui est irréparable. Mais au moins ne nous traitons plus, l'un l'autre, en ennemis. Depuis quelque temps j'ai longuement réfléchi et regrettais bien des choses. Certes, je le confesse, j'ai pas toujours été juste envers vous. J'ai eu des torts, peut-être.

— Sans doute est ce la dernière fois que nous nous trouvons face à face. — Je veux que, en nous séparant, vous sachiez que je fais des vœux ardemment pour votre bonheur.

Pierre regarda le fils de madame Trémanzy avec stupeur. — Qu'entendait-il ?